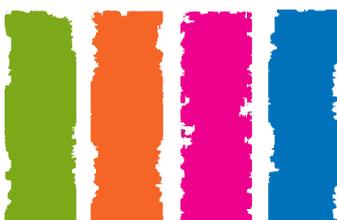




Pour citer cet article :

Bourquin (Jacques), *Entretien avec Jacques Seidel*, 9 juillet 1980.



Le 9.7.1980

ENTRETIEN DE JACQUES BOURQUIN AVEC JACQUES SEIDEL,
Directeur à Marseille et entrée à l'Éducation Surveillée (Saint Jodard) le
18.10.1944.

J.B : Tes origines, connaissances de l'ES ?

J.S : Je suis originaire de Roanne, dans la Haute Loire où je suis né en 1925. Mon père qui était décédé était ouvrier. Quant à ma mère, elle était sage-femme, elle s'occupait surtout des émigrés, elle fut dans les premiers mois de 1944 infirmière à l'IPES de Saint Jodard.

Après avoir été début 1944 mineur, pour échapper au STO, j'ai rejoint ma mère à Saint Jodard pour me reposer chez elle, c'est là que j'ai rencontré Got et Colombani, tous deux moniteurs-éducateurs à l'IPES, où ils s'occupaient d'une quinzaine de mômes en uniforme. C'était des gosses de mon milieu qui n'avaient pas eu de chances dans la vie. Saint Jodard, c'était un ancien sanatorium, puis plus anciennement séminaire.

Mon frère avait eu des démêlés avec la justice, un de ses copains [...]

A 16 ans, j'étais autonome, j'étais aux Compagnons de France, j'y avais rencontré un type du Nord cadre CGT, qui en a été viré parce qu'il était à la CGT, j'avais beaucoup discuté avec lui. J'avais vu à Roanne la répression des grèves de 1936, c'était une petite ville, j'étais très branché là-dessus, mais j'étais aussi porteur d'une vérité moralisatrice. Je savais ce qu'était le bien et le mal et je savais ce qu'il fallait faire pour être bien comme tout le monde j'étais influencé par le discours du Maréchal. Aux compagnons de France je faisais du charbon de bois, mais en même temps, je sentais dans le discours Travail Famille Patrie, un discours aristocratique de classe qui me dérangeait. Ces valeurs me semblaient un peu bourgeoises : il y avait les gens bien et les autres, je ne savais pas très bien où j'étais. En rencontrant Got et Colombani à Saint Jodard, ce qu'ils m'avaient dit m'avait plu...

Après les Compagnons de France, j'ai fait un an dans une école d'enfants de troupe, un oncle m'avait dit qu'il n'y avait que cela de vrai, c'était en 1942-43. J'ai connu là la délinquance de première bourre. J'imaginais mal que des jeunes soient aussi truands. Après en 1943 j'ai été ouvrier agricole. Là j'ai senti la différence entre le patron et l'ouvrier. J'avais de la rancœur par rapport aux gens très établis, bien installés. J'avais laissé tomber mes études en 4^o, je voulais vivre ma vie.

En 1944 ma rencontre avec Got, Saint Jodard m'interpelle, je m'engage dans les FTP, je crois à la démocratie aux droits des pauvres, à ce qu'apporte la Résistance, je fais ma petite guerre. Puis en octobre 1944 Got et Colombani proposent ma candidature à Pailhès le directeur de Saint

Jodard, sans que je sois au courant. Pailhès accepte, je me présente à lui le 18.10.44, comme je manque de diplômes, je suis recruté comme moniteur auxiliaire.

J.B. : L'accueil à l'établissement ?

J.S. : Le Directeur n'a pas été très prolix, mais il savait que j'avais beaucoup discuté avec Got et Colombani, il leur faisait confiance.

« Vous allez travailler avec Trembelland, il va vous mettre au courant, on en reparlera ».

Mon initiation a été très rapide, pas de très grands discours ! Trembelland avait fait des études de psy, il s'occupait du groupe d'accueil. Quant au directeur, tout devait revenir à lui, si j'avais des problèmes, c'était à lui que je devais en parler.

J.B. : Il y a quelque chose qui ressemble à un projet d'établissement ?

J.S. : Non, en dehors de se situer comme éducateur. L'éducateur c'est celui qui commande, qui dirige, qui doit rendre compte, demande de l'aide quand il ne sait pas.

J'ai pris le service avec Trembelland à 7 heures du matin avec un groupe de 15 gosses, avec lequel on devait faire du désherbage, il fallait faire ça propre. Après le repas à 14h, Trembelland m'a donné le trousseau de clés, le symbole de l'éducateur, lui seul avait le droit de s'en servir ! Trembelland me dit « tu as 15 mômes à demain matin »

J.B. : Alors que fais-tu avec 15 gosses ? Qui sont-ils ?

J.S. : Ils viennent de prison ou de la rue de Crimée ou de Madrid à Paris. Ils ont entre 14 et 19 ans. Ils sont arrivés à Saint Jodard accompagnés par des surveillants ou des gendarmes. Moi, une angoisse, un désir d'autorité. Je faisais référence à l'école d'enfants de troupe, mais c'est moi le chef, c'est moi qui commande, c'est moi qui décide.

On désherbe, je participe peu, je suis plutôt dans un rôle de surveillant. On m'avait dit « Faut les garder, ils ne doivent pas s'absenter », « on ne doit pas les quitter des yeux ». Ça s'est bien passé, on parlait un peu, les gosses m'interrogeaient : d'où je venais, je répondais. Ils avaient un argot que je connaissais. Je me sentais de leur milieu, mais en position d'autorité.

J.B. : Qu'avaient-ils fait ces gamins ?

J.S : Des vols, des cambriolages, ils étaient plus ou moins vagabonds, des vols à l'esbroufe, ils étaient dans le circuit cas sociaux, ceux qui naviguaient sans savoir où étaient leurs parents.

J.B : On parlait de cas sociaux ?

J.S : Non, on disait les pupilles, entre nous on disait les gosses. J'avais 19 ans comme les plus grands. J'étais très impressionné par l'un d'eux qui avait déjà un gosse.

Ça me gênait dans mon autorité basée sur la force, la réaction physique. Si un gosse manquait de respect, il fallait lui casser la gueule. C'était un peu facile pour moi, ce que je croyais...c'était moins beau la réalité, il y avait du caïdat entre eux, il y avait les grosses tapettes homosexuelles, il y avait le mâle, les femelles, les petites proies sexuelles pour les grands. Tout cela je le découvre.

Le 2ième jour, premier incident. Deux gosses me demandent d'aller pisser : je ne peux pas les accompagner. Le lendemain, grand scandale, le gamin en avait profité pour aller faucher les feuilles de tabac du Directeur qui séchaient. Ce fut mon premier questionnaire. J'ai appris qu'il fallait pas, que je devais..

J'apprends tout un règlement intérieur implicite. C'est ma déception aussi par rapport aux gosses. J'ai du devenir plus stricte, je me suis rigidifié. J'ai mal accepté le questionnaire, je n'aimais pas écrire. J'ai répondu d'une façon très agressive [...]. Got est venu me voir pour me dire qu'il fallait le refaire, s'excuser. Je l'ai fait parce que c'était Got qui me le demandait. Puis le groupe a augmenté en nombre, une vingtaine puis vingt-cinq. Il y avait une chose qui me plaisait, c'était la veillée après le repas, dans une salle que l'on fermait à clé. C'était un moment détendu, le groupe bien replié sur soi, avec moi au milieu. On jouait aux cartes, aux dames, on parlait, les gosses parlaient d'eux. J'ai découvert les gosses, leur histoire, la délinquance, leur misère, j'ai découvert ce qui pouvait se passer dans les prisons, dans les premiers centres d'accueil.

J.B : Que disaient-ils de ces centres ?

J.S. : C'était des prisons où régnait une autorité prégnante, avec des règlements très forts. Sans arrêt ils étaient sous surveillance, sous prétexte d'observation, on ne les quittait pas des yeux, comme à St Jo.

Soit-disant, j'avais des qualités d'observateur. On dit cela de tous les gens un peu introvertis comme moi, alors que j'avais surtout des difficultés de relation. Mais avec les gosses, j'avais une meilleure relation, ceci était facilité par le fait que l'éducateur comme les gosses, nous étions sous surveillance (je le dis avec du recul). L'éducateur était sous la surveillance de l'éduc-chef, lui-même

sous celle du directeur. Tout était très hiérarchisé, les faits et gestes de chacun d'entre nous même parfois dans notre vie privée, étaient observés. Le Directeur donnait son avis, même sur ce que l'on faisait en dehors de la maison. Ça faisait qu'avec les gosses, on était dans le même groupe. Il y avait une relative complicité entre nous. Moi qui était plutôt libertaire, j'autorisais des choses aux gosses que n'autorisait pas le règlement. Ça se jouait en confiance avec eux : « Vous me permettez ça, mais on ne vous mettra pas dans la position d'être inculpé à votre tour » les gosses nous disaient : « Untel va refaire la malle, faites gaffe parce que vous allez avoir des ennuis ».

J'ai totalisé le plus grand nombre de questionnaires possibles.

- oublier de compter les gosses avant d'entrer aux réfectoires, alors qu'ils étaient tous là.

Cela déclenchait chez moi de l'agressivité, d'où de nouveaux questionnaires, jusqu'à ce que j'écrive « Excusez moi, je ne le ferai plus », signé Seidel. Il fallait ça pour avoir la paix.

J.B : Qui étaient les autres éducateurs ?

J.S : Got et Colombani, deux exilés parisiens. Ils venaient de Villejuif et des Tourelles. Got c'était notre aristocrate, intellectuel, un type extraordinaire capable de défendre nos idées libérales. Il était le seul à pouvoir faire face à Pailhès. Chaque matin, il adressait « le petit mot du matin » aux gosses de son groupe, il avait une manière de parler aux gosses, de leur rappeler qu'ils existaient, il faisait souvent référence au calendrier des saints.

Progressivement, tout s'est structuré au début-fin 44. Il y avait peu de règlements, on pouvait jouer aux gendarmes et aux voleurs avec les mômes à l'extérieur, on faisait des grands jeux, c'est vrai qu'on pillait des fois les vergers, ce fut l'objet de questionnaires de la part des gendarmes. A ce moment ; les sorties, c'était le pied, je me régalaï, je vivais avec les mômes, on faisait des jeux de foulard, des baignades interdites, la pêche à la main, tout ce que les gosses ont envie de faire et qui est interdit.

J'apprenais aux gosses à apprivoiser les vipères, il y eut une note de service interdisant à Monsieur Seidel d'introduire des reptiles dans l'établissement.

De plus en plus l'objectif devenait qu'ils ne fuguent pas, la fugue c'était le danger numéro 1. Ce qu'essayait de nous inculper Pailhès c'était que quand un gamin fuguait, c'était qu'il ne nous aimait pas.

Au début les gosses allaient librement travailler chez les paysans faire les vendanges, les foins, les gosses revenaient seuls le soir. Pailhès nous obligea à rester avec les gosses chez les paysans et à les ramener le soir. Pailhès surveillait de très près les salaires qui étaient versés aux gamins et quand ceux-ci étaient trop exploités, il retirait les gosses de l'endroit, c'était un grand paternaliste.

J.B. : A quel moment le système se rigidifie ?

J.S. : Courant 1945, quand les gosses passent de 30 à 60. Il y a plus d'éducateurs, on ouvre de nouveaux groupes. On met en place des rassemblements plusieurs fois par jour. Des sous-groupes d'éducateurs se créent. Certains ne supportent pas cette évolution et s'en vont. Il y en a beaucoup qui passent pour des stages et qui ne restent pas, pour certains Pailhès seul juge leur dit qu'ils ne font pas l'affaire.

C'est l'arrivée d'anciens instituteurs comme Degoul et Rieux, des gens qui viennent de camps de jeunesse, comme Duthey et Laroche.

Avec Degoul et Rieux la dimension professionnelle et scolaire se structure, on parle CAP, apprentissage, CEP, Brevet. On se met à sélectionner les placements des gosses, par exemple garçon de café est considéré comme un métier dangereux, pour les manouches pas question de travailler dans un cirque ou d'être marinier, il faut des emplois sédentaires.

En 1945 se situe la première visite de Michard qui nous parle du métier d'éducateur d'une manière un peu théorique. Il est très intéressé par l'observation, la classe, la bibliothèque, la lecture, je suis intéressé par ce qu'il dit de la lecture car c'est pour moi un moyen d'évasion, ou par la bibliothèque verte, mais Michard nous parle aussi du « soulier de satin ». J'ai ouvert des yeux énormes...Il parle de J.O. Corwood, là je comprends mieux.

Il y a eu la visite de Lutz que j'ai très mal perçue, parce que Pailhès nous avait mis en garde contre ce type très dangereux : « vous n'avez pas à lui raconter ce qu'il se passe ».

Avec le règlement apparaît le mitard. Avant quand un gosse nous posait problème, on l'enfermait dans sa chambre (cage à poule), maintenant c'est un lieu à part dans un sous-sol. Le gosse est tondu, et invariablement Pailhès lui dit « tu as les cheveux aussi courts que ton directeur ». Les autres punitions étaient les privations de cigarettes ou de sorties. Le mitard, seul le chef de service y accompagnait le même, lui donnait à bouffer. Il y avait aussi une sorte de prétoire auquel l'éducateur n'assistait pas.

L'éducateur accompagnait le gosse jusqu'au bureau du directeur, le gosse était introduit, l'éducateur restait dehors. Ce sont toutefois les éducateurs et les autres personnels qui faisaient les rapports qui pouvaient aboutir à des sortes de prétoire.

Quand un gosse faisait une fugue, non seulement le gosse était coupable, mais l'éducateur aussi. La sanction pour l'éducateur en dehors du questionnaire mis dans son dossier était la perte partielle ou totale de sa prime d'assiduité.

Un jour Pailhès m'a dit : « je vous supprime votre prime ». Je lui réponds : « je ne l'ai jamais touché ».

J.B : Le poids du directeur paraissait très fort

J.S : Une seule loi, c'était la sienne. La sanction la plus forte pour un éducateur était d'être rejeté de Saint Jodard et d'être envoyé dans un autre établissement. La sanction était la même pour les gosses qu'on envoyait à Belle-Île-en-Mer ou Aniane.

J.B : Est-ce que le directeur regroupait régulièrement le personnel. Que lui disait-il ?

J.S.: Il y avait plusieurs sortes de regroupements.

Des regroupements familiaux, tout le monde autour d'un pot, dans l'euphorie. Le Directeur balançait à la fois coups de verges et pommade.

Des réunions à la suite d'incidents, il y avait tout le personnel, il rappelait qu'il était le seul maître à bord, et qu'il n'admettait pas telle ou telle chose. Il reprochait aux éducateurs de former des blocs. Il savait qu'on savait certains de ses projets, on s'est vite aperçu qu'on était mouchardé auprès de lui par les gosses, le Directeur se servait du prétoire où nous étions absents, ou des audiences demandées par les gosses pour apprendre des choses sur nous.

Après la structuration progressive de la boîte courant 1945, les gosses nous disaient de moins en moins ce qu'il s'était passé à ces audiences mais nous le savions par d'autres gosses qui les mouchardaient.

On était loin du climat de confiance des premiers mois. Got et Colombani étaient repartis dans la région parisienne (CO de Savigny). Vis à vis de Pailhès je me conduisais comme un gosse, je niais avoir emmené les gosses à la baignade alors que c'était vrai. Un jour fin 45, début 46, il m'a éjecté à la suite d'un incident banal : deux gosses devaient aller à l'infirmerie, ils reviennent au groupe et me disent : le Directeur vous attend en bas avec l'éducateur-chef Demimieux.

« Vous avez envoyé deux gosses à l'infirmerie, pourquoi ne vous les avez-vous pas accompagné ?

- Je pense qu'on peut leur faire confiance

- C'est interdit, vous le savez

- J'ai en assez de votre baraque, vous nous faites sauter nos jours de congés

- Très bien Monsieur Seidel »

On a alors réuni tous les éducateurs pour leur dire : « c'est la première fois de ma carrière qu'on me parle sur ce ton, Monsieur Seidel ne fait plus partie de l'établissement » « Monsieur Demimieux, veuillez dire à Monsieur Seidel qu'il peut prendre les congés qu'il lui reste, qu'il ne fait plus partie de la maison ». J'ai bouclé ma valise et je suis parti à Paris pour voir Got qui était à Savigny. J'ai revu Trembelland, je leur ai raconté mon histoire avec toute ma hargne. Got m'a dit tu n'es pas

licencié. Je suis retourné chez ma mère où j'ai trouvé une lettre de Pailhès qui me disait de le voir dans son bureau. J'y allai :

« Monsieur Seidel, je pourrais être votre père (cette évocation au père, alors que le mien était mort il y a plusieurs années me touchait), j'ai vu vos collègues, tout est oublié, j'ai confiance en vous ».

Chose affreuse, le lendemain, je sors avec mon groupe de garçons (dans les règles) et j'en perds deux. Questionnaire, tout était reparti.

Je suis resté encore quelques temps, Marseille se créait, j'avais fait ma demande de mutation, mais je n'y suis allé qu'en novembre 1946, ce que je ne savais pas, c'est que Pailhès serait nommé quelques semaines après à Marseille.

J.B. : Est-ce qu'il y avait un esprit de corps entre les éducateurs ?

J.S. : [...] auprès de Pailhès « Jacques c'est un brave mec », l'administration ne m'a pas révoqué.

J.B. : Il y avait une amorce de syndicat ?

J.S. : Le syndicat était créé par Pailhès, c'était la CGT, il nous a demandé d'y adhérer, ça me paraissait dérisoire. J'avais été à la CGT clandestine dans les mines. C'était lui le patron, il nous disait de nous syndiquer, il fallait défendre le corps. L'ES était née. Défendre nos droits. Se différencier de la Pénitentiaire. C'est Pailhès qui fut le premier secrétaire.

J.B. : Y'a-t-il des relations entre les institutions ?

J.S. : Chaque institution vit en vase clos. Le seul échange, on envoie des patates à Aniane qui nous envoie du vin, puis quelques rares accompagnements de gosses. Les relations, ça se passait au plus haut niveau. Got et Trembelland nous écrivaient de Savigny pour nous dire que c'était autre chose de Saint Jodard, mais tout cela restait très flou.

J.B. : La création du SNPES ?

J.S. : Le SNPES, je l'ai connu à Marseille en 1947 avec les pénailles. C'est un syndicat de personnel et non plus de direction. IL se met non plus à défendre le corps mais des gens contre la hiérarchie. Pour en revenir à ce que l'on fait avec les gosses, début 1946 il y a la baignade officielle en groupe, les promenades encadrées, le chef de service en tête ouvrant la marche à vélo. L'arrivée d'Ersnt, c'est la création d'une activité théâtrale avec représentation collective dans le village, pour

le cinéma, les gens du village viennent y assister à l'établissement. Il y a aussi des camps, sauf pour le groupe d'accueil, ils sont organisés par Duthey et Ersnt, ils durent 2 ou 3 jours, il y a aussi des sorties sportives très encadrées.

J.B. : Et le personnel d'encadrement technique ?

J.S. : Les instructeurs techniques ne sortent pas des ateliers, ce sont pour la plupart des gens du village, ils ne viennent pas de la Pénitenciaire. Toutefois un hiver (45-46), où il n'y avait plus de chauffage, on a coupé des arbres dans l'établissement, et pour une fois, un instructeur technique, celui du bois, a travaillé avec nous, il nous a aidé à faire des luges.

J.B. : La dimension formation ?

J.S. : Elle apparaît à travers les notes de service, on nous dit ce qu'on doit faire, ou Pailhès passionné par Le Senne nous faire des cours de typologie, c'est très rudimentaire.

La formation → appliquer le règlement

→ tenir compte des directives

J.B. : Les séquences Michard à Savigny en 46 ?

J.S. : Il y a Degoul qui y va pour la classe. On envoie ceux qui ne rendent pas trop de services dans le groupe ou qui peuvent être remplacés. Le projet c'est : les gosses doivent être là, les faire progresser en classe. Ils doivent bien se tenir, être propre, être correct.

J.B. : T'occupes-tu de la classe ?

J.S. : Je ne m'inscris pas dans le projet classe-atelier. J'ai un rejet de la scolarité. Je ne dis pas aux gosses qu'il ne faut pas travailler, mais c'est un secteur qui ne m'intéresse pas.

Ce qui est important pour moi c'est avec les gosses de trouver un plaisir de vivre, profiter du soleil, faire des cabanes, des jeux, ... de plus en plus on nous demande d'être des rattrapeurs de gosses en fugues.

Plaisir de vivre. Je monte un jour dans un clocher avec des gosses, on regarde le ciel, les monts de la Madeleine, on parle de la nature, on était heureux... Pailhès était en bas !
Questionnaire. On avait pas le droit de monter.

Un soir avec Degoul et un groupe de gosses on regardait les étoiles, Degoul connaissait très bien les diverses constellations, on était séduit, deux en profitent pour se tailler... Questionnaire !

On réprimait de plus en plus, les veillées devaient être de plus en plus structurées, organisées, il fallait des comptes rendus de ballades, un cahier de bord. Les gosses ne pouvaient décorer leurs cages à poules (chambrettes grillagées). Il n'y avait pas de vie. Pour les éducateurs qui trouvaient leur pied dans la classe, ça pouvait aller, pour les autres...Le sport, c'était trop institutionnalisé, des leçons, des matchs officiels. J'avais envie de partir. Saint Jodard, c'était un trou perdu. J'ai dû profiter de fugues de gosses pour aller voir une petite amie à Roanne.

J.B. : Les éducateurs en étaient réduits à fuguer ?

J.S. : J'ai toujours été un fugueur. J'ai même facilité des fugues récupérables de gosses, j'étais certain que foutre le camp, même si on n'allait pas loin, c'était important, je me souviens d'avoir cautionné la fugue d'un gosse. J'en avais parlé à deux collègues, nous le récupérerions un peu plus tard et nous pourrions en parler avec lui, sachant que cela resterait entre nous.

Un gamin de l'AP qui avait 20 ans ne s'exprimait que par rapport à la nature, la forêt, il n'en pouvait plus, je lui ai favorisé une petite fugue.

J.B. : Tout ce que tu pressentais là ne pouvait être entendu? Le mettait on uniquement sur le compte de ton immaturité ?

J.S. : C'est vrai mon immaturité, mais je ressentais d'une manière pulsionnelle ce que les gosses sentaient. J'étais incarcéré comme eux, mais je pouvais foutre le camp.

J'étais timide, désinvolte, j'avais besoin d'éclater comme les gosses, je sentais leur désespérance, je ne pouvais combler ce vide qu'il y avait en eux.

Je me rappelle une soirée après une activité théâtrale, il y avait eu une petite fête, ils se sont mis à danser. Un gamin me dit : « vous ne dansez pas ? Je vais vous apprendre le tango », je trouvais ça marrant, j'allais danser. Je vois l'œil glacé de l'éducateur chef Demimieux qui me fait comprendre qu'il ne fallait pas. Ça me retranchait par rapport à des mouvements affectifs, avoir vu des gosses pleurer, avoir envie de les prendre dans mes bras et ne pas pouvoir le faire. L'image de ce qu'on pouvait me coller comme étiquette, c'était pas un rôle d'éducateur. L'homosexualité, c'était un pêché pour moi (j'étais très moralisateur), une faute, il fallait y veiller.

On avait décidé pour un jeune qu'il ne pouvait plus rester à Saint Jodard, qu'il fallait le mettre en HP. J'ai dû l'y accompagner, quand je suis arrivé là-bas, on me l'a emmené, rapté, ça m'a fait très mal. Puis le gosse a fugué de là-bas. Un soir, j'entends frapper à la porte du groupe, il était

là, le visage en sang, il s'était laissé tomber d'un camion où il était monté clandestinement. On l'a gardé quelques jours, je n'ai pas voulu le raccompagner. J'aurais voulu qu'il reste, mais je n'avais pas d'arguments, en-dehors de l'affectif, je ne pouvais rien dire, je n'avais pas de projet à proposer. Il échappait à la classe, à l'atelier, il n'avait plus sa place à Saint Jodard. Je ne pouvais que dire : « il faut le garder parce que je l'aime bien et parce qu'il est mieux ici que là-bas ». On me répondait : « Méfiez-vous, vous allez vous laisser piéger par eux ».

J'ai pensé que je ne resterais pas, quelques mois avant d'aller à Marseille, j'ai eu envie d'émigrer au Chili.

Après l'entretien

- la rééducation des filles ?

Je savais qu'il y avait Cadillac, une sorte de château fort où filles et éducatrices sont enfermées. Ces filles sont au couvent, ce sont toutes des putes.

- L'opinion publique ?

A Saint Jodard, c'était le village. Les habitants sont nos fournisseurs ou ils travaillent à l'institution. C'est eux qui souvent ramènent les fugueurs. Ce qui se passe ailleurs, ce qui se dit à Paris ou ailleurs, on n'en sait rien.